FRC. 21711 a
Case FRC 21499

MÉMOIRE

SUR

LES HARAS DE FRANCE;

PAR M. DE LORMOY.

LES Haras de France n'ont point été juſqu'à préſent dans une ſituation ſtable & permanente. Quelquefois brillants, ſouvent dans la langueur & le dépériſſement, ils touchoient à leur ruine totale dans le ſiecle dernier, lorſque Colbert entreprit de les rétablir. Jamais ils n'avoient été auſſi floriſſants qu'ils le devinrent ſous ſon adminiſtration. Mais, depuis ce temps, ils ſont retombés dans l'état où ce Miniſtre les avoit trouvés. Je m'eſtimerois heureux, ſi mes obſervations pouvoient répandre quelques lumieres ſur un objet ſi intéreſſant.

La France eſt le Royaume de l'Europe le plus heureuſement ſitué pour établir des Haras. Mais jamais les Haras ne pourront ſe ſoutenir ſans le mêlange des beſtiaux. J'aſſure donc qu'il faut élever des beſtiaux avec les chevaux, pour ne

THE NEWBERRY LIBRARY

pas détériorer les pâtures. Dans la plus grande partie des Provinces, il étoit très-facile d'élever une prodigieuſe quantité d'excellents chevaux de tous les genres; cependant nous en manquons. Nous en avons très-peu pour le carroſſe & pour les remontes de cavalerie. Nous avons encore moins de chevaux de ſelle: ceux-ci, formés d'eſpeces mêlées, la plupart mauvaiſes, ſont preſque tous ſans qualité. Pour nous en procurer de meilleurs, & toute la quantité qui nous eſt néceſſaire, nous ſommes obligés de recourir ſans ceſſe à l'Etranger. Il ſort annuellement du Royaume, des ſommes conſidérables pour ces achats, & de plus immenſes encore en temps de guerre: ſi toutes ces ſommes étoient reverſées dans les Provinces, quel bien ne produiroient-elles pas à tous égards?

Colbert avoit bien commencé, en faiſant venir de l'Afrique & de toutes les parties de l'Europe, le plus grand nombre d'étalons, & les plus beaux qu'il lui fût poſſible de ſe procurer. Malheureuſement il s'en tint là. Il ne fit point venir de juments, & négligea de remplacer les premiers étalons par d'autres chevaux de la même eſpece. Si quelques-uns de ſes ſucceſſeurs ont fait des efforts à leur avénement au Miniſtere, ces efforts ont été ſi foibles, que nous

ne nous ſommes point apperçus qu'il en ſoit réſulté le plus léger avantage : n'ayant ſubſtitué à ces premiers étalons que des productions & reproductions qui leur étoient inférieures, nos races, qui n'avoient encore reçu qu'une premiere ébauche, ont dû néceſſairement retomber dans l'état où Colbert les avoit trouvées, comme je l'ai dit plus haut Je vais faire voir briévement la facilité avec laquelle elles dépériſſent & ſe perfectionnent.

Quoique l'on ne puiſſe pas affirmer quel eſt le degré de perfection ou de race que le cheval de premiere eſpece & une jument commune peuvent tranſmettre à la production iſſue de leur accouplement, parce que la race commune domine toujours ſur l'autre, & que la nature varie dans ces ſortes de productions comme dans toutes les autres, il eſt cependant d'un uſage univerſel d'appeller cette production un cheval de demi-race : quelle que ſoit la ſomme de qualités qu'on veuille lui ſuppoſer, il n'en réſultera rien de contraire aux calculs que je vais faire.

En accouplant un cheval de demi-race avec une jument commune, telle qu'étoit ſa mere, la production qui naîtra de ce ſecond accouplement, & que je nomme *premiere reproduction*, ne pourra avoir qu'un quart de race; la ſeconde

reproduction ne pourra en avoir qu'un huitieme; la troiſieme, un ſeizieme. Cette progreſſion ayant lieu dans les accouplements ſuivants, il ne reſtera pas dans la ſixieme reproduction plus d'une cent vingt-huitieme partie de race. Ce foible veſtige, plus foible encore de moitié dans la ſeptieme reproduction, doit être réputé pour rien.

Si Colbert & ceux qui après lui ont eu l'adminiſtration des Haras, euſſent remplacé les premiers étalons par des chevaux de leur eſpece, les premieres productions femelles, plus belles que leurs meres, auroient donné avec ces mêmes étalons, de plus belles reproductions: celles-ci, nées avec plus de race & de diſtinction que leurs meres & leurs aïeules, auroient encore produit quelque choſe de plus parfait qu'elles-mêmes; & nous aurions vu les races remonter & ſe perfectionner dans la même progreſſion que nous venons de les voir dépérir. Pour rendre la choſe plus claire & plus ſenſible, je vais rapporter un exemple que les Aglois nous ont donné à ce ſujet.

Sous le regne d'Eliſabeth, ils firent venir de l'Arabie heureuſe un cheval de la premiere race. Ils s'étoient déjà procuré des juments Turques & Barbes. On les accoupla avec ce cheval Arabe. Dès que les productions femelles, iſſues de

cet accouplement, furent parvenues à l'âge de fécondité, elles furent accouplées avec ce même étalon, de préference à leurs meres : on préfera de même les reproductions. Succeſſivement on fit revenir des chevaux Arabes. Auſſi-tôt que le ſecond fut arrivé, on lui fit couvrir les ſecondes reproductions du premier. Par les mêmes ſoins, toujours continués pendant deux ſiecles, les Anglois ſont parvenus à ſe former une race peu inférieure à celle de l'Arabie. Par ces ſoins, qu'ils ne ceſſent de donner aux accouplements actuels, & qu'indubitablement ils continueront de prendre dans les accouplements futurs, ils jouiront de cette race précieuſe, autant & auſſi long-tems que l'Angleterre ſubſiſtera.

Toujours attentifs à tirer parti des circonſtances favorables que l'occaſion leur préſente, ils ne ſe ſont pas bornés à la jouiſſance de ce premier avantage, quelque grand qu'il fût déjà. En calculant la progreſſion avec laquelle les productions & reproductions des chevaux Arabes ſe perfectionnent, ils ont jugé qu'il leur deviendroit aiſé de refondre toute leur cavalerie, alors très-médiocre. Pour arriver promptement à ce but, il falloit multiplier ces productions & reproductions de la race Arabe. Le goût

général des hommes pour les beaux chevaux, & l'émulation que les ſuccès inſpirent toujours, eurent bientôt porté cette Nation active à former un nombre prodigieux d'établiſſements de cavalerie.

Ce que je viens de dire de tous les ſoins que les Anglois ont pris dans les accouplements des chevaux Arabes avec leurs reproductions, doit nous faire voir la facilité avec laquelle ils ont dû parvenir à changer leur race commune en une race excellente. En ſuivant les choſes par gradation, nous voyons cette race commune recevoir d'abord une premiere ébauche par les premieres productions des chevaux Arabes ; une ſeconde & une troiſieme ébauche, par leurs premieres & ſecondes reproductions ; & enfin l'ouvrage ſe polir & ſe perfectionner à meſure que les reproductions ſuivantes ſe perfectionnent elles-mêmes. Que n'auroient-ils point fait, ſi leur climat eût été moins froid, moins humide, & plus approchant de celui de l'Arabie ?

Quoique les étalons de Colbert ne fuſſent pas de la premiere race, ſoit parce qu'on ne la lui avoit pas fait connoître, ou parce que les circonſtances ne lui avoient pas permis de nous la procurer, ils n'exciterent pas moins d'émulation en France, que l'arrivée des che-

vaux Arabes en avoit fait naître en Angleterre. Cette émulation procura des ſuccès ſi rapides dans la Normandie, dans le Limouſin & dans l'Auvergne, que ces trois Provinces fournirent preſque ſeules & long-tems aux beſoins du Royaume, & vendirent encore pendant pluſieurs années, une très grande quantité de chevaux à l'Etranger. Mais lorſque ces étalons furent hors d'état de ſervir, l'édifice ſe trouva ébranlé juſques dans ſes fondements; le nombre des éleves diminua en raiſon de leur médiocrité, qui privoit néceſſairement les nourriciers de l'encouragement que procure toujours une vente facile & avantageuſe. Auſſi ſe hâterent-ils d'abandonner cette branche de commerce, pour ſe livrer entiérement à celui des beſtiaux, dont le bénéfice devenoit pour eux plus grand & plus aſſuré. Pluſieurs Provinces ſe livrerent au commerce des mulets, qui devint conſidérable, mais qui devient très-dangereux, lorſqu'il eſt porté trop loin.

Ce n'eſt, il eſt vrai, que depuis l'établiſſement des courſes en Angleterre, que la cavalerie de ces inſulaires eſt devenue ſi nombreuſe & ſi magnifique. Mais s'il eſt d'autres moyens, & d'auſſi puiſſants pour arriver à la perfection où les Anglois ſont parvenus, & même pour les ſur-

paſſer, pourquoi ne les préférerions-nous pas? L'ardeur avec laquelle une partie des propriétaires du Limouſin, de la Normandie & de l'Auvergne s'empreſſa d'élever des chevaux pendant l'adminiſtration de Colbert, & la rapidité avec laquelle cette ardeur paſſa chez tous les nourriciers, nous prouve aſſez qu'elle renaîtroit encore avec plus de force, lorſque chaque Particulier trouveroit à ſa portée des étalons plus magnifiques que ceux que ce Miniſtre avoit fait venir, & dont les productions ſeroient auſſi d'un débit plus facile & plus avantageux.

Si la Nation veut employer les moyens que je vais indiquer, notre cavalerie ſera bientôt nombreuſe, excellente, & infiniment ſupérieure à celle des Anglois. La bonté de notre ſol & de notre climat nous donne tant d'autres avantages ſur eux, que nous pouvons encore compter ſur celui-là. Les chevaux de race Arabe, & de la plus grande vîteſſe, n'ont pas toujours les qualités & la ſolidité qui nous conviendroient. Dans le choix que nous ferions de cette race, nous ne donnerions pas, comme il arrive ſouvent aux Anglois, la préférence au cheval de la plus grande vîteſſe, quoique d'une mince conſtruction; nous ne la donnerions qu'aux chevaux les plus étoffés, les plus grands, les mieux con-

formés, ſans tare, & dont les qualités auroient été bien éprouvées; & nous y prenant ainſi, nous ſerions aſſurés de ſurpaſſer les Anglois, comme je le ſais de leur aveu à ce ſujet. Ils ont employé deux ſiecles à former cette race; il n'eſt queſtion que de l'aller chercher en Angleterre, & de la multiplier autant qu'il eſt poſſible & facile de le faire : ils nous en ont donné l'exemple; profitons-en donc.

Quel bien pour nos provinces, ſi l'on y verſoit les ſommes énormes que nous portons annuellement à l'Etranger, & ſi lui-même venoit, comme autrefois, acheter nos chevaux! Quel avantage pour la France, de pouvoir compter dans tous les temps, ſur les différentes ſortes de remontes qui lui ſont néceſſaires! Quel avantage encore pour tous nos corps de cavalerie, de n'avoir que d'excellents chevaux! Quelle confiance ne leur inſpireroit-il pas! & quelle ſupériorité ne leur donneroit-il pas auſſi, dans toutes les rencontres, ſur la cavalerie de nos ennemis? Il faut, en France, bien du temps pour former un Cavalier. Il le ſeroit bientôt, ſi nos Provinces étoient peuplées. Les enfants & les domeſtiques de nos nourriciers, obligés de monter les chevaux dans toutes les occaſions qui s'en préſentent journellement, arriveroient dans les différents corps où ils ſeroient engagés,

avec l'uſage, le goût & l'adreſſe à manier les chevaux qui leur ſeroient deſtinés; ou du moins ils ſeroient plus ſuſceptibles des principes qu'on voudroit leur donner. La Cavalerie Numide ne ne fut redoutable que par la ſupériorité de ſes chevaux, & par l'adreſſe avec laquelle ces Peuples ſavoient s'en ſervir. C'eſt à ces titres ſeuls que la Cavalerie Maure & celle d'Eſpagne ont acquis la grande réputation dont elles jouiſſent. Il eſt vrai qu'il nous faut des chevaux plus grands, plus étoffés, dans le climat que nous habitons. La nature a pourvu en grande partie à notre beſoin à cet égard, en donnant à nos prairies la fertilité & l'abondance; le reſte eſt dans nos mains. Servons-nous de notre intelligence, & nous parviendrons à réunir à la taille & à l'étoffe de nos chevaux, la ſoupleſſe & la légéreté.

Nous ne pouvons eſpérer de jouir de ces avantages, tant qu'on adminiſtrera les Haras comme ils le ſont depuis long-temps, & tant qu'on ne travaillera que foiblement à les multiplier.

Lorſque les étalons ne ſeront remplacés que par des reproductions médiocres, des animaux ſans qualités n'en pourront point tranſmettre à leurs productions. Quand elles naîtroient avec la plus belle figure, elles ne ſeroient propres à rien ſans la conformation; l'on ne ſauroit donc ir trop d'attention pour le choix des étalons

& des juments, lorſqu'il eſt queſtion de former des races. L'exemple & les ſuccès de l'Angleterre en ſont la preuve la plus convaincante.

La facilité que nous avons eue juſqu'à préſent de nous procurer des chevaux étrangers, nous a plongés dans le funeſte engourdiſſement où nous ſommes. Il faut néceſſairement en ſortir; tout nous y engage & nous y force. Depuis long-temps nous ne ſommes point ſatisfaits des chevaux Allemands, moins encore des chevaux Hollandois.

Si l'Angleterre eſt le ſeul Etat de l'Europe où les Haras ſe ſoutiennent, profitons de la liberté que nous avons aujourd'hui d'y aller chercher des chevaux. Cette faculté peut nous être enlevée au premier moment. N'avons-nous pas vu le Danemarck retenir ſes chevaux, & en défendre l'exportation ?

Les procédés que j'indique, ne ſont pas, à la vérité, ceux que le Gouvernement a juſqu'à préſent ſuivis. On a multiplié les réglements & les entraves. On a aſſujetti les nourriciers à prendre des étalons & des juments qu'on leur a fait payer, & auxquels le ſol ne convenoit point. Par une ſemblable gêne, le but ſe trouve manqué. Les nourriciers n'obtiennent pas de belles eſpeces, & le défaut de profit les rebute.

Mais qu'on leur donne des étalons, des ju-

ments analogues à leur local; qu'on leur indique une manutention ſimple & avantageuſe; que ces établiſſements ſoient veillés par les Adminiſtrateurs des Provinces ; enfin que toutes les productions qui en ſortiront, & qui ſeront trouvées bonnes pour faire des ſouches, ſervent à former de nouveaux établiſſements ; en peu de temps on parviendra à ſe paſſer d'étalons étrangers ; & les établiſſements de ce genre, ſe multipliant de proche en proche, & toujours croiſſant ſous la protection de la puiſſance publique, rempliront les Provinces des plus belles eſpeces de chevaux.

Pour faire voir avec quelle facilité l'on parviendroit à former ces établiſſements & toute l'utilité qui en réſulteroit, je vais rendre compte de celui que j'avois formé dans le Perche, lorſque j'habitois cette Province. En voyant ce qu'un ſimple Particulier a fait ſans aucuns ſecours, qu'on juge de ce que pourroient faire mille perſonnes à qui l'on procureroit des moyens d'encouragement ; & j'en connois qui ne porteroient ſur aucuns individus, ni ſur le tréſor national.

Il y a près de quarante-cinq ans que je jettai les premiers fondemens de cette entrepriſe : j'achetai en Normandie ſix juments des plus belles que j'y pus trouver, & je les fis couvrir par des étalons Barbes qui me furent confiés. Les pro-

ductions que j'en tirai pendant neuf ans, ne répondirent point aux eſpérances que j'en avois conçues. Je renonçai à mon projet.

Quelques années après, je fus envoyé en Afrique, pour faire une remonte d'étalons dans les Haras du Royaume ; & j'en trouvai peu qui puſſent me convenir. A mon retour, je fus chargé, conjointement avec mon frere, d'aller en Angleterre, pour des remontes de la petite Ecurie du Roi. Obligés par notre miſſion, de voyager dans l'intérieur du Royaume, nous y viſitâmes les plus beaux établiſſements de cavalerie, & nous entrâmes dans tous les détails de la manutention des Anglois. Bien convaincu par une ſuite d'obſervations, que ce n'étoit ni au climat ni au ſol qu'ils devoient tous leurs ſuccès, mais à leur intelligence & à la race Arabe qu'ils s'étoient procurée, & qu'ils avoient multipliée à l'infini, je me déterminai à reprendre mon premier projet d'établiſſement ; & je réſolus de ne le former que de chevaux & de juments iſſus de cette prèmiere race. J'ai déjà parlé de la difficulté de les avoir d'une belle conformation, à l'âge de trois ou quatre ans. Je m'en tins aux poulains de ſix mois. Dans le cours de cinq voyages, j'achetai deux mâles & deux femelles, que je fis paſſer en France, avec un étalon & neuf juments de demi-race, âgés de quatre à cinq ans. De ces juments,

J'ai tiré quatre-vingt-dix productions. Il en eſt encore ſorti cent cinquante de l'accouplement de mes étalons avec les juments de mes voiſins. Le nombre de ces juments de mon voiſinage n'étoit que de cinq à ſix dans les deux premieres montes ; dans chacune des deux dernieres, j'en ai fait couvrir cinquante ; encore ai-je été obligé d'en refuſer une pareille quantité. Si j'avois pu tripler ou quadrupler l'étendue de mes herbages, j'aurois triplé ou quadruplé le nombre de mes juments, ainſi que celui de mes étalons. J'avois un grand nombre de gros beſtiaux, que j'ai conſervés juſqu'à ce jour, ſans qu'ils aient dégénéré, ni en taille, ni en bonté. J'avois également un ſuperbe troupeau de bêtes à laine d'Angleterre, que j'ai de même conſervé dans ſa beauté native.

Mes voiſins juſques-là n'avoient eu aucune envie d'élever des chevaux, parce que ſans doute ils n'avoient pas trouvé à leur portée de beaux étalons. Tous, à mon exemple, & à l'envi les uns des autres, travaillerent à accroître l'étendue de leurs herbages. Le prix de 40, 50 & 60 louis que quelques-uns d'entr'eux ont retiré de la vente de chacune de leurs productions, exciterent la plus grande émulation.

Ceſt ainſi que l'Angleterre a opéré pour parvenir au degré de perfection où elle eſt au-

jourd'hui. C'eſt par le mêlange des chevaux, des beſtiaux & des bêtes à laine, qu'on conſerve les herbages en bon état; c'eſt par la multiplicité de ces ſortes d'établiſſements, que l'Agriculture y eſt devenue fructueuſe. Imitons les Anglois dans ce moment; & bientôt nous les ſurpaſſerons, ſi nous ſommes capables de la conſtance que méritent des travaux ſi utiles.

Pour achever de remplir l'objet que je me ſuis propoſé, il me reſte à parler des chevaux de trait. Cette partie, non moins intéreſſante pour nous, exige quelques détails. Les différents uſages auxquels ils ſont employés, ſemblent exiger auſſi que l'on en faſſe pluſieurs claſſes. Je les réduirai à trois. La premiere, composée de chevaux d'une conſtruction légere & élégante, ſeroit deſtinée à de riches Particulier, amateurs de belle cavalerie. La ſeconde claſſe, formeé de chevaux plus grands, plus étoffés, & d'une tournure diſtinguée, ſerviroit pour les voitures de femmes & les voitures lourdes. Les chevaux de la troiſieme claſſe, d'une plus grande & plus forte conſtruction que ceux des deux premieres, conviendroient pour toutes eſpeces de voitures peſamment chargeés. Tous les pâturages dans leſquels ſeroient nourris & élevés les chevaux de ces trois claſſes, n'ayant pas la même quali-

354

té, tous ne pouvant produire avec la même abondance, & toutes les juments ne tranſmettant jamais à leurs productions la taille & la beauté dans une égalité parfaite, il naîtroit toujours aſſez de chevaux de diverſes grandeurs & figures pour ſuffire à toutes les remontes des différents corps de notre Cavalerie, comme à tous les beſoins des voituriers, meſſagers, maîtres de poſtes & laboureurs, qui d'ailleurs les éleveroient eux mêmes, du moins en grande partie. Il eſt bien certain que c'eſt dans les bas fonds que l'on éleve les grands chevaux de trait, & ceux qui ont plus de qualité dans les fonds qui ne ſont point humides, comme on éleve les meilleurs chevaux de ſelle ſur des terreins bien expoſés au midi, & en forme de côteau, afin que l'eau n'y puiſſe jamais ſéjourner.

J'entrerai dans tous les détails que cette manutention exige, lorſque la Nation voudra s'occuper d'une partie ſi intéreſſante à l'Agriculture & au Commerce.

F I N.

De l'Imprimerie de L. JORRY, rue de la Huchette. 1789.